



Notes de lecture du livre de Chadia Arab

Dames de fraises, doigts de fée. Les invisibles de la migration saisonnière marocaine en Espagne

Samiha Salhi¹, Zhou Bouzidi¹

¹ Université Moulay Ismail, Meknès

Contact : s.salhi@umi.ac.ma

Intéressée par la question migratoire des Marocains en Europe, Chadia Arab en fait le sujet de sa thèse en géographie sociale soutenue en 2007 à l'université de Poitiers. La migration est souvent associée aux hommes et les femmes sont généralement absentes des recherches en sciences sociales sur les mobilités et les migrations internationales. Cette question intrigue beaucoup Chadia Arab et l'engage à titre personnel.

L'ouvrage *Dames de fraises, doigts de fée* (paru en 2018 et réédité en 2023) analyse la migration circulaire saisonnière des ouvrières agricoles marocaines en Espagne, et plus particulièrement dans la province de Huelva. À travers une méticuleuse enquête de terrain, l'auteure met en lumière les dimensions économiques, sociales et politiques de cette migration encadrée par des accords bilatéraux entre le Maroc et l'Espagne. Derrière ce système de migration présenté comme gagnant-gagnant, l'auteure restitue la

complexité et la diversité des parcours féminins, leurs résistances et leurs espoirs.

La rencontre avec Saïda, saisonnière agricole inscrite dans une dynamique de migration circulaire entre le Maroc et l'Espagne pour travailler dans les exploitations de production de fraises, a attisé la curiosité scientifique et l'engagement de Chadia Arab. Elle entreprend ainsi l'écriture d'un livre qui retrace minutieusement la trajectoire des « dames de fraises » depuis leurs villages d'origine au Maroc jusqu'à Huelva, où elles sont recrutées comme main d'œuvre pour la cueillette des fraises qualifiées « d'or rouge » en référence à leur rentabilité économique.

Le récit de Saïda

Le livre commence par le récit de Saïda, une femme de 37 ans, mariée à l'âge de 15 ans et divorcée avec un enfant à charge. Accueillie par sa famille très pauvre, Saïda était dans l'obligation de travailler dans une usine de

conditionnement du piment rouge avec un salaire journalier dérisoire de 30 dirham/jour (3 euros) pour survivre avec son fils et subvenir aux charges de sa scolarité. Après la fermeture de l'usine où Saïda a travaillé pendant plus de 4 ans, elle s'est déplacée à Agadir au sud du Maroc, une zone connue par une agriculture intensive et nécessitant beaucoup de main d'œuvre. Saïda y travaille pendant plus de 7 ans dans des exploitations agricoles et des usines agro-industrielles avec un salaire n'excédant pas 50 dh/jours (5 euros/jour).

La maladie de son père l'oblige à revenir à son village pour travailler en tant qu'ouvrière agricole dans la cueillette des olives. Saïda prend ensuite connaissance des démarches pour la sélection de femmes rurales candidates à la migration pour travailler dans la province de Huelva en Espagne dans les exploitations de production de fraises (sur les contrats d'origine voir aussi dans ce même numéro l'article de Hellio et Moreno Nieto, 2025).

Saïda raconte les conditions de travail et de logement pénibles et les premières difficultés d'adaptation. Elle fit de son mieux pour suivre les instructions et travailler dur dans l'espoir que son contrat soit renouvelé les années suivantes. Son acharnement au travail lui a permis d'être rappelée chaque année entre 2008 et 2013. Néanmoins, en 2013 le chef d'exploitation, en difficulté financière, informa les ouvrières de la difficulté de renouveler leur contrat. Face à cette décision et à la pression de sa famille pauvre l'incitant à rester en Espagne, Saïda n'est pas rentrée au Maroc comme prévu à la fin de la saison agricole pour vivre l'expérience migratoire dans la clandestinité, avant d'être régularisée en 2017.

Le parcours de Saïda illustre celui de milliers d'ouvrières marocaines sélectionnées au Maroc parce qu'elles sont femmes et ayant à charge des enfants en bas âge pour garantir leur retour au pays à la fin de la saison agricole comme le stipule le contrat d'origine. Leurs

conditions vulnérables les rendent corvéables, dociles avec « des doigts de fée », délicats et habiles pour la récolte minutieuse de la fraise, l'« or rouge » de Huelva.

La construction du dispositif méthodologique

En 2009, Chadia Arab part à Huelva pour la première fois et se déplace dans plusieurs villes marocaines (Beni Mellal, Ksar Lakbir, Tanger, Rabat, etc.) et à Huelva à la quête de ces « dames de fraises ». Il était capital pour l'auteure de retracer la trajectoire migratoire des deux côtés de la Méditerranée. A Huelva, elle fait le choix de vivre avec les ouvrières dans les maisons et de participer à leurs activités quotidiennes pour saisir *in situ* leurs histoires, leurs projets et leurs aspirations associées à l'expérience migratoire. En complément de la démarche qualitative reposant sur une cinquantaine d'entretiens, une approche quantitative a également été mobilisée à travers l'administration d'un questionnaire auprès de 65 femmes résidant à Larache en 2011, au Maroc.

Chadia Arab adopte une approche ethnographique qui restitue les récits d'ouvrières, elle choisit un style d'écriture des récits d'investigation accessible à un public élargi. Sa démarche méthodologique est fondée sur une enquête de terrain approfondie, notamment des entretiens et une immersion dans son terrain. L'ouvrage se situe à l'interface entre des études de genre et des migrations, une croisée essentielle pour comprendre des réalités sociales souvent invisibles. En donnant la parole aux femmes, l'auteure propose une lecture fine et délibérément engagée des réalités au sein du monde du travail saisonnier, tout en remettant en question les rouages des politiques migratoires et leurs impacts sur les femmes. Les récits et les parcours personnalisés de ces

femmes offrent un éclairage précieux sur l'effet de cette forme de migration transnationale sur l'autonomisation des femmes et leur émancipation.

La conception d'un programme de migration saisonnière

Le deuxième chapitre de l'ouvrage propose une lecture perspicace des marchés du travail mondialisés qui sont structurés par l'imbrication des rapports de genre et des logiques migratoires. Dans le but de réglementer la migration circulaire entre le Maroc et l'Espagne, de lutter contre la migration clandestine et de mieux gérer les flux migratoires, un programme de gestion, encadré par les États et financé par l'Union Européenne, a été mis en place en 2004. Les responsables du programme l'ont présenté comme « éthique » du fait qu'il répond à la demande de la main-d'œuvre saisonnière en Espagne tout en assurant son retour.

Les deux premières années avant que la convention entre le Maroc et l'Espagne se mette en place, on observe que le programme a été un échec retentissant du fait que moins de la moitié des femmes sont rentrées au Maroc à l'issue de leur contrat de travail. Le problème de non-retour a conduit à une réflexion importante et la mise en place du programme de gestion éthique de la migration saisonnière. Le projet a alors imposé des conditions pour le recrutement : être jeune femme d'origine rurale entre 25 et 40 ans, avec une expérience agricole, divorcée ou veuve -et pouvoir le justifier- et avoir au moins un enfant mineur. Si la femme est mariée, le consentement du mari est obligatoire : ce dernier doit fournir une attestation d'acceptation autorisant sa femme à partir. Ce système est censé être beaucoup plus strict et plus contrôlé. Les femmes marocaines sont préférées aux femmes d'autres nationalités

parce qu'elles sont considérées comme plus dociles, travailleuses et soumises.

Ensuite, l'auteure montre comment cette migration est contrôlée à travers deux institutions phares dans ce programme de circulation : l'ANAPEC (Agence Nationale de Promotion de l'Emploi et des Compétences) au Maroc et la FUTEH (Fundación para Trabajadores Extranjeros en Huelva) en Espagne. En décrivant les 5 étapes de cette migration, l'auteure explique avec précision comment ces deux dispositifs institutionnels fonctionnent pour organiser ce type de migration tant au niveau de la sélection des femmes, assurée par l'ANAPEC, jusqu'au niveau de l'accompagnement à l'arrivée assuré par FUTEH. La FUTEH a disparu en 2012 conduisant à augmenter la précarité et la vulnérabilité des ouvrières. L'auteure poursuit ensuite avec une enquête rigoureuse et minutieuse portant sur les origines sociales et économiques et les localisations géographiques d'accueil en Espagne, en s'appuyant sur des données recueillies sur le terrain par immersion et proximité.

Chadia Arab explicite que derrière le discours officiel de cette mobilité légalement permise se cache une production de vulnérabilités, que des journalistes espagnols ont parfois décrit comme faisant partie de nouvelles formes d'esclavagisme. De nombreux producteurs agricoles espagnols perçoivent les femmes marocaines non seulement comme une main-d'œuvre docile et soumise, mais aussi peu revendicative et totalement à leur disposition sans possibilité de fuir, sauf basculer dans la clandestinité ; ce qui les rend particulièrement adaptées aux exigences de la cueillette des fraises.

En proposant une lecture fine et intersectionnelle de ce qu'elle qualifie de « migration de survie », Chadia Arab a fait remarquer, qu'à la croisée de l'origine, du genre et de la classe, la situation des femmes

incarne une domination dans un système qui reproduit une triple asymétrie de pouvoir. D'une part, des employeurs du Nord emploient des femmes du Sud qui sont considérées comme corvéables et à qui sont assignées des fonctions inférieures dans un système postcolonial déguisé. D'autre part, une domination du genre s'exprime dans le choix explicite des femmes pour ce type de travail saisonnier ; ces femmes sont en position d'infériorité face à des employeurs masculins, souvent riches et blancs. Et enfin, une domination de classe où les femmes occupent des emplois agricoles précaires et faiblement rémunérés, embauchées par des exploitants agricoles disposant de ressources économiques.

L'auteure met en évidence les ambivalences de cette migration circulaire qui a été pensée dans une logique économique pour répondre aux besoins en main d'œuvre à bas coût pour les agriculteurs espagnols tout en rapportant des devises pour le Maroc et, permettant a priori des opportunités économiques pour les ouvrières agricoles.

Quels changements ?

En évoquant les changements qu'ont connus les saisonnières, l'auteure insiste sur les implications de cette forme de migration sur les dynamiques familiales et économiques des femmes migrantes. Une partie de l'étude effectuée souligne que les dames de fraises, de retour au Maroc, font des achats, souvent nombreux, principalement destinés à améliorer le quotidien de leur famille : des vêtements, des cadeaux, des produits alimentaires ou encore des articles destinés à l'aménagement du foyer. Par ailleurs, dans la majorité des cas, les femmes endossent une responsabilité économique importante à leur retour.

Toutefois, l'auteure fait remarquer que cette migration n'a que temporairement modifié les rôles traditionnellement assignés aux femmes dans la sphère domestique. L'auteure observe que, à leur retour, ces femmes retrouvent naturellement leur « rôle féminin », et ce, même dans les situations où le conjoint avait pris part aux travaux ménagers durant leur absence. L'auteure précise que cette migration saisonnière a fonctionné comme un « accélérateur » plutôt que comme un facteur producteur de changement direct de la division sexuée des rôles sociaux.

Le chapitre sur les changements produits par cette migration saisonnière met également en évidence les modalités de l'organisation familiale en l'absence de la mère. Il en ressort que la garde des enfants est principalement assurée par la gent féminine : la mère de la migrante, sa sœur ou sa fille aînée. L'étude précise que la garde des enfants confiée aux pères durant l'absence de leur conjointe implique seulement le tiers des époux concernés par cette enquête. La redéfinition des rôles du genre au sein de la famille se manifeste de façon ponctuelle pendant l'absence des femmes alors que les hommes reprennent leur rôle masculin traditionnel dès le retour de leurs épouses.

Dans ce chapitre, l'auteure souligne la faible portée des transformations des rôles genrés mais révèle de nombreux changements perçus par les ouvrières notamment sur le plan personnel. À leur retour, les saisonnières déclarent avoir gagné en respectabilité et en légitimité au sein de leur famille et acquis une plus grande autonomie en termes de prise de décision. De plus, l'autonomie financière a conféré aux femmes une certaine liberté et un sentiment d'émancipation sans forcément permettre de rompre avec leur situation précaire initiale.

Bonne mère, mauvaise mère

Le travail de Chadia Arab propose une réflexion sur l'usage stratégique de la maternité pour façonner un profil de la migrante saisonnière docile et contrôlable. L'ouvrage reflète comment le corps féminin a été instrumentalisé dans les politiques migratoires pour la construction d'une main d'œuvre « idéale ». Les rôles de la mère et de l'épouse sont utilisés pour renforcer le contrôle des femmes, alors que la maternité est devenue un outil de sélection et un gage supposé de retour au Maroc. La possibilité de revenir chaque année pour gagner de l'argent pour leur famille et leurs enfants est suffisante pour les convaincre de se conformer au régime de travail intensif et aux conditions du contrat de travail. Cependant, leur souci du bien-être et de satisfaire les besoins de leurs enfants ancre ces femmes dans une vie contrainte.

Loin d'être un simple récit descriptif, l'ouvrage offre une lecture fine du rôle maternel. Les récits de vie retracés par l'auteure montrent comment les femmes sont tiraillées entre la figure de la bonne mère et celle de la mauvaise mère. Leur perplexité se manifeste dans le fait qu'elles sont reconnues à la fois comme « bonnes mères » et « femmes capables » grâce à leurs soutien financier. La bonne mère est celle qui assure la survie économique du foyer et devient une figure valorisée tant qu'elle incarne le rôle de pourvoyeuse de revenu. Sa migration est valorisée et tolérée dans la mesure où elle reste économiquement productive et moralement irréprochable.

En revanche, les migrantes saisonnières peuvent être perçues comme des mauvaises mères en raison de leur absence et de l'abandon de leurs enfants mineurs, et souvent soupçonnées d'avoir eu « une mauvaise vie » en Espagne. Le « coût social » de la migration, comme a fait remarquer l'auteure engendre une culpabilité liée aux absences physique,

affective, conjugale, sexuelle et domestique qui reste rarement évoquée dans les études sur les migrations féminines.

Les femmes sont contraintes par les normes de genre dominantes, qui pourraient présenter leur migration comme un acte de « mauvaise maternité ». Les cadres normatifs appliqués à la maternité génèrent, ainsi, des pressions sociales et des culpabilisations internes. Les femmes sont censées s'occuper du foyer et de la famille, alors que leur départ pour travailler à l'étranger est souhaitable, voire encouragé, pour générer un revenu. Les femmes se trouvent ainsi face à une équation complexe. Les femmes doivent déployer de grands efforts pour se présenter de manière compatible avec les normes de genre et d'une manière qui soit aussi socialement respectable. La valorisation de leur travail et de leur migration doit être légitimée par la société. Les femmes se trouvent donc dans une quête constante et illusoire d'équilibre.

Liberté sexuelle

L'un des enjeux majeurs soulevés par l'auteure concerne la stigmatisation sexuelle dont sont victimes les femmes migrantes. La problématique de la prostitution, telle qu'elle est évoquée dans ce chapitre, ne renvoie pas à une réalité observée, mais à un enjeu de représentation. Bien que les pratiques prostitutionnelles soient en réalité marginales selon les témoignages des femmes rencontrées sur le terrain et d'après les entretiens réalisés avec des responsables de l'ANAPEC et FUTEH, le soupçon de prostitution pèse lourdement sur l'ensemble des femmes saisonnières. Le stigmate de « prostituée » est fréquemment imposé à celles qui transgressent les normes dominantes. L'auteure souligne à ce propos que certaines femmes saisissent l'opportunité migratoire comme parenthèse temporaire qui permet une transgression des règles sociales et juridiques.

D'après son analyse, l'auteure révèle qu'il existe une confusion entre prostitution et liberté sexuelle. Les relations affectives ou sexuelles nouées avec des hommes ne relèvent pas nécessairement d'un échange marchand (contre l'argent), mais traduisent plutôt une recherche de liberté, d'affirmation de soi et, parfois, de soutien pratique dans les démarches administratives (comme dans le cas de femmes qui restent plus longtemps pour tenter d'obtenir des papiers).

L'antichambre de la migration clandestine

Dans le chapitre 5, l'auteure met en lumière les effets de ce système de migration circulaire conçu comme « gagnant-gagnant », et précise qu'à la différence des migrantes d'autres pays, la logique de cette forme de circulation, imposée par l'Union Européenne pour le cas des Marocaines, ne permettent pas de circuler librement. Il s'agit plutôt d'une dynamique d'aller-retour qui se fait sous des conditions imposées. L'auteure fait remarquer implicitement que cette forme de migration ne relève pas d'une liberté de circuler (comme droit) mais doit s'intégrer dans des normes de circulation conformes aux exigences du pays d'arrivée.

Les directives de ce système de migration cherchent à empêcher toute volonté de rester sur le territoire espagnol. Or, au moment où la majorité retourne effectivement au Maroc après la saison qui dure entre un et neuf mois, certaines femmes transgressent toutes les normes et refusent de rentrer, pour basculer donc dans l'illégalité. Ces femmes deviennent dans le discours administratifs et médiatiques des « fugueuses », des « évaporées », ou encore la production de la figure de

clandestines (*harragas*) au féminin. Comme le souligne l'auteure, ces femmes utilisent un « savoir-circuler » et des stratégies féminines pour exprimer leur volonté d'ascension sociale, d'autonomisation et de libération des pressions sociales et communautaires.

L'auteure observe que la perspective économique dominante pour définir la migration saisonnière ne prend pas en considération les dimensions sociales et humaines. Ainsi, comme mentionné par l'auteure, ce type de migration a fait objet de vives critiques de la part de la société civile marocaine et les institutions des droits humains qui dénoncent l'exploitation de ces femmes précaires et l'atteinte aux droits humains, notamment le droit de circuler librement.

La fabrique de la clandestinité (*hrig*¹)

L'auteure explicite que bien que cette migration circulaire soit pensée comme un moyen pour cantonner les flux migratoires d'une façon régulière et temporaire, ce programme a créé des effets inattendus et parfois assez négatifs. Les récits des femmes montrent que l'une des principales raisons pour lesquelles elles ne rentrent pas est la peur de ne pas être sélectionnées à nouveau pour des campagnes futures. La clandestinité devient donc fabriquée et non pas un échec du dispositif. Le paradoxe de ce système, selon l'auteure, qui vise à éviter toute installation, est la production de la clandestinité et de là, la reproduction d'une grande précarité et vulnérabilité des femmes.

Cette clandestinité pousse certaines à rechercher une forme de stabilisation à travers des stratégies individuelles et de

¹ En dialecte marocain, *hrig* désigne le fait de migrer illégalement

contournement, comme l'achat de contrats, l'utilisation de documents prêtés par d'autres femmes ou la tentative de régularisation à travers le concubinage ou le mariage, une stratégie, qualifiée par l'auteure de « protection masculine », qui est voué parfois à l'échec.

L'ouvrage de Chadia Arab se distingue par sa volonté de couvrir de manière exhaustive les différentes dimensions du vécu des dames de fraises. Une problématique particulièrement sensible évoquée dans ce chapitre concerne les naissances survenant durant les séjours en Espagne. En restituant plusieurs cas de ce type, révélateurs de situations si complexes, l'auteure décrit les difficultés que ces femmes subissent pour la reconnaissance de leurs enfants, faute de manque de filiation qui devient à la fois juridique et symbolique. Ainsi, la maternité, non reconnue dans ce cas, devient une stigmatisation et s'ajoute comme un fardeau social pour ces femmes-là. Cette double oppression « étatique et juridique » et « sociale et communautaire » révèle le vide institutionnel et l'absence des solutions pour ces cas.

Dénoncer les abus : entre silence, résistances et mobilisations intersectionnelles

Ce chapitre se distingue par la rigueur et la minutie de son écriture. Consciente de la sensibilité de la thématique d'abus et d'agressions sexuels subis par les dames des fraises, Chadia Arab a choisi de multiplier les descriptions afin que chaque situation et chaque parole de femmes soit restituée avec le plus grand soin. Fruit d'une enquête de terrain approfondi, avec le géographe Mustapha Azaitraoui en 2018, et organisé autour d'un focus group auprès de dix femmes qui ont osé dénoncer les abus, le chapitre foisonne de détails concrets : des lieux évoqués, des

expressions et des réactions, des émotions, etc. Or, cette prolifération de détails dans le texte ne cherche pas à noyer le lecteur dans ce monde invisibilisé, mais au contraire il s'agit là d'une forme d'engagement de la part de l'auteure pour permettre d'appréhender l'ampleur du vécu des femmes et la complexité de leur situation face aux abus et violences sexuelles.

L'auteure fait remarquer que les abus et les agressions sexuelles et la maltraitance au travail sont largement non dénoncés par les travailleuses par peur de perdre leur emploi, mais aussi à cause de la honte sociale et du déshonneur de la famille. Certes, le silence de ces femmes est aussi imposé par le système migratoire qui considère la migrante comme expulsable et « jetable » à tout moment.

Ainsi, l'auteure dévoile l'hypocrisie d'un système migratoire présenté comme éthique et institutionnalisé par les États. L'auteure fait remarquer que les violences sont souvent minimisées ou déformées par les institutions, jusqu'à ce que les agressions soient devenues « des compliments » ou de la « séduction », ou « chose normale dans la culture espagnole » comme évoquée par une avocate chargée du dossier avec laquelle elle s'est entretenue.

Ces dernières années, le sujet des « dames de fraises » a connu une médiatisation forte. Comme le souligne l'auteure, la mobilisation autour de ce sujet a engendré un féminisme intersectionnel où la lutte contre le système capitaliste et patriarcale et la lutte antiraciste s'ajoutent à la solidarité avec les migrantes saisonnières. Sous la banderole « *Travailler oui, mais avec des droits. Pas d'esclavage, ni au travail ni sexuel* », plusieurs organismes et organisations se sont réunies pour soutenir les saisonnières marocaines. De même, les banderoles comme « *ni capitalisme racial, ni patriarcat colonial* » témoignent que ces luttes intersectionnelles, concrétisées à travers plusieurs canaux, ont permis de rendre visible

la cause des femmes saisonnières, jusque-là invisibilisées et ignorées, et ont rappelé que la lutte est aussi contre « *le libéralisme, le capitalisme, le racisme, la colonisation, le patriarcat, la mondialisation et le sexisme* ».

Immigration jetable

Dans le chapitre intitulé « une immigration jetable », Chadia Arab dresse un constat de ce système migratoire. L'expression « immigration jetable » traduit ainsi la manière dont les États ont conçu cette politique dite éthique qui répond seulement à des besoins économiques et sollicite une main d'œuvre uniquement si l'État espagnol en a besoin. Comme le souligne l'auteure, l'accord entre le Maroc et l'Espagne soulève une question éthique fondamentale : des femmes pour des fraises ? Cette migration qualifiée de « migration de survie », selon l'auteure, engendre une ascension sociale limitée et temporaire, mais reste loin de la qualifier comme véritable outil de développement humain.

L'auteure reconnaît la complexité des responsabilités au sein de ce système qui sont « multiples, diverses, partagés », avant de conclure d'une manière relativement ouverte que cette « migration circulaire a montré ses limites ».

Quelle durabilité d'un système migratoire fragile mais fortement recherché ?

Dans son ouvrage « Dames de fraise doigts de fée », Chadia Arab s'inscrit dans une posture méthodologique constructiviste qui cherche à dévoiler des réalités peu connues et à donner la parole à des actrices peu audibles. Elle décrit ainsi comment un mécanisme officiellement « simple » et strictement économique se met en place dans des réalités sociales complexes

aussi bien en Espagne (faible respect du droit du travail, etc.) qu'au Maroc (avant et après le voyage en Espagne, relations avec la famille etc.). Néanmoins, si l'ouvrage apporte un éclairage précieux sur les conditions de travail et une critique constructive des mécanismes de ce système de migration de la main d'œuvre féminine, il soulève de nombreuses questions et des pistes de recherches qui pourraient compléter le travail de Chadia Arab.

Premièrement, l'auteure remarque le faible impact de la migration saisonnière en termes de transformation des rôles sociaux assignés aux femmes à leur retour au pays d'origine. L'autonomisation des femmes se limite à une dimension individuelle (estime de soi, reconnaissance sociale, indépendance économique, etc.). Toutefois, les normes sociales évoluent très lentement et il est difficile de percevoir les impacts de cette migration dans un laps de temps limité (la durée d'un contrat par exemple).

De plus, les transformations perçues par les femmes, même sur un plan individuel, ne sauraient être dissociées de leurs effets potentiels sur les rapports de genre, même si leur influence ne se traduit ni dans l'immédiat, ni d'une manière visible ou explicite. Le simple fait que ces femmes évoquent une reconnaissance liée à leur capacité à subvenir aux besoins du foyer et déclarant s'être senties « plus libres et responsables », ou encore avoir « pris de l'importance avec la migration », est capable de fragiliser l'ordre traditionnel et susceptible de modifier les dynamiques du genre au sein du foyer et dans la communauté en général.

De même, une enquête auprès des membres de familles des saisonnières permettrait de qualifier l'impact de la migration en termes de repositionnement social et de négociation des normes et des hiérarchies sociales patriarcales. Cela permettrait de décrypter dans quelle mesure ces formes de migration permettraient

de faire bouger les lignes et d'assurer un revenu décent, ou pas, pour ces ouvrières et leurs familles.

Deuxièmement, le chapitre 6, ajouté dans la réédition du livre en 2023, traite et dénonce les abus sexuels dont sont victimes des saisonnières marocaines et qui ont été largement médiatisés en 2019².

L'auteure explicite qu'il y a une prise de conscience nouvelle chez les ouvrières marocaines, mais aussi dans les sociétés civiles espagnole et marocaine. Si cette prise de parole constitue un pas inédit dans la défense de la cause féminine, l'analyse pourrait se poursuivre afin d'apprécier clairement le rôle de la société civile qui reste peu approfondi : on ne voit pas comment elles sont reconnues par les autorités, et à quoi toutes les mobilisations ont pu déboucher. Le chapitre met en lumière l'importance des différentes mobilisations mais une véritable mise en perspective politique serait intéressante à étudier.

En présentant l'état des faits, l'auteure n'évoque pas les suites institutionnelles données à cette médiatisation et ne va pas jusqu'à questionner comment les États concernés ont réagi dans le livre. Elle en fait état par ailleurs (Arab, 2018 ; Arab et Azaitraoui, 2024).

Il convient aussi de prolonger la réflexion sur les effets des campagnes médiatiques dénonçant les abus sexuels non seulement en termes de visibilité ponctuelle mais aussi en termes d'impulsion de réforme des dispositifs des contrats d'origines pour protéger les saisonnières et garantir leurs droits dans un système fondé sur de fortes asymétries entre les employeurs et la main d'œuvre.

Troisièmement, l'ouvrage soulève une question fondamentale mais qui reste sans réponse : Face aux différentes fragilités de ce système migratoire et aux différentes formes de dénonciation, s'agit-il alors d'un système qui est structurellement vicié qu'il faut arrêter ? Ou serait-il possible de le réformer et de l'améliorer et, auquel cas, comment cela serait-il possible ?

L'auteure fait le choix d'une posture académique de dévoilement des différents aspects de la migration saisonnière, sans présenter de recommandations. Chadia Arab a présenté de telles recommandations dans d'autres publications ultérieures (Arab et Azaitraoui, 2024 ; Arab et al., 2022).

Aussi, l'auteure montre ainsi que les impacts de cette migration sur les femmes ne sont pas univoques. Dès lors, si l'on pousse la réflexion plus loin, et au vu de l'analyse présentée tout au long de l'ouvrage, plusieurs éléments suggèrent que la migration circulaire telle qu'elle est pratiquée ne peut se poursuivre du fait qu'elle produit plus de précarité et deviendra un modèle qui alimente les dynamiques d'exploitation capitalistes.

Toutefois, s'il s'agirait de réfléchir à une amélioration de ce système, il s'agirait de repenser ce dispositif à travers la mise en place de mécanismes de protection solide des droits des travailleuses (droit du travail, sécurité sociale, formations sur leurs obligations et sur les obligations des employeurs), la mise en place de véritables mécanismes de médiation et de recours juridiques accessibles, linguistiquement, aux femmes en cas d'abus ou de non-respect du droit de travail, le renforcement de la responsabilité des États en imposant par exemple des contrôles aux

² <https://www.courrierinternational.com/article/harcelement-viol-et-abus-sont-le-lot-des-saisonnières-marocaines-en-espagne>

employeurs, garantir une protection juridique aux femmes contre les abus.

Des initiatives dans ce sens sont entreprises par des organismes internationaux comme c'est le cas de WAFIRA³ porté par l'Organisation Internationale du Travail en collaboration avec l'ANAPEC, le ministère de l'Inclusion économique, de la Petite entreprise, de l'Emploi et des Compétences (cf. entretien avec l'équipe de l'OIT au Maroc dans ce même hors-série). Au total, 209 saisonnières ont bénéficié d'appui pour monter des petits projets et promouvoir l'entreprenariat féminin au Maroc. Des associations nationales comme l'ADFM⁴ s'emparent de la question des travailleuses agricoles et prennent des initiatives en termes de plaidoyers. De même, la Fédération des ligues des droits des femmes (cf. entretien avec une militante de la FLDF dans ce même hors-série) mène un plaidoyer pour mieux faire connaître et protéger les droits des ouvrières agricoles, notamment dans les exploitations des fraises.

Si cette migration circulaire structurée autour de facteurs comme le sexe, la maternité, la ruralité etc. est maintenue, l'amélioration des conditions de cette catégorie sociale de travailleuses doit s'inscrire dans une perspective plus large prenant en considération la famille laissée derrière au Maroc (garde des enfants, régularisation, sensibilisation contre le regard social négatif, etc.). Il n'en demeure pas moins que pour de nombreuses ouvrières au Maroc, le rêve d'être sélectionnées pour travailler en Espagne reste fortement vivace (Azim et al., 2025). Dans la zone côtière du Gharb, les jeunes ouvriers regardent avec mépris ces formes d'exploitations capitalistes de production de

fraises au Maroc et en Espagne qui les excluent pour employer une main d'œuvre essentiellement féminine (Bouzidi et al., 2011).

Le travail à Huelva, en dépit de la précarité associée, finement décrite par Chadia Arab, est largement mieux rémunéré que le travail au Maroc. Une analyse des aspirations des ouvrières marocaines et une mise en perspective entre ici (le Maroc) et là-bas serait judicieuse au même titre que l'analyse des stratégies déployées par les femmes rurales au Maroc pour favoriser leur chance d'être sélectionnées pour travailler à Huelva.

Références

Arab C, 2018. [Nous sommes tou-te-s des #DamesDeFraises](#). Billet de blog sur le site *Médiapart*.

Arab C, 2023. *Dames de fraises, doigts de fée. Les invisibles de la migration saisonnière en Espagne*. Ed. En toutes lettres, Casablanca, Maroc.⁵

Arab C, Azaitraoui M, 2024. Silence and intersectional resistance : the mobilisation of temporary Moroccan temporary migrant women in Spain. *International Journal of Migration and Border Studies* 8 (1/2): 56-77

Arab C, Azaitraoui M, Lamarkbi N, 2021. [Étude sur l'autonomisation des travailleuses saisonnières participant au programme de migration circulaire Maroc – Espagne](#). Rapport de l'Organisation internationale pour les migrations.

Azim S, Bouzidi Z, Faysse N 2025. [S'adapter dans un univers hiérarchisé : expériences](#)

³ "Women As Financially Independent Rural Actors" est un projet pilote qui vise l'autonomisation des financières des femmes cibles (voir entretien avec l'Organisation Internationale du Travail dans ce numéro spécial).

⁴ Association Démocratique des Femmes du Maroc.

⁵ Le livre a aussi été traduit en espagnol aux [Ediciones del Oriente y del Mediterraneo](#), et en italien aux éditions [Luiss University Press](#).

[d'ouvrières dans des exploitations agricoles capitalistes du Saiss au Maroc.](#) *Alternatives Rurales*, hors-série ouvrières agricoles.

Bouzidi Z, El Nour S, Moumen W, 2011. [Le travail des femmes dans le secteur agricole : Entre précarité et empowerment. Cas de trois régions en Egypte, au Maroc et en Tunisie.](#) Gender and Work in the MENA Region. *Working Paper 32*, Population Council, Le Caire.

Hellio E, Moreno Nieto J, 2025. [Le recrutement saisonnier de travailleuses marocaines dans les serres de Huelva \(Espagne\) : deux décennies de construction légale de la vulnérabilité.](#) *Alternatives Rurales*, hors-série ouvrières agricoles.